

Benoît Becker

*Frankenstein rôde*

## CHAPITRE PREMIER

Son pied-bot le faisait souffrir. La même douleur lancinante qui traversait sa chair tordue à chaque cahot, par temps d'orage ; l'impression qu'un hameçon ou un bout de fil de fer barbelé planté dans ce pied bossu montait jusqu'à la cheville et redescendait, dix fois, vingt fois, cent fois, inlassablement.

Wou-Ling avait l'habitude de cette souffrance, une habitude vieille de plus de cinquante ans, comme lui. Toute sa vie, le Chinois avait trimbalé avec lui cette infirmité plus grotesque que tragique, ce pied-bot démesuré emprisonné dans une chaussure orthopédique noire que Wou-Ling avait fabriquée lui-même.

Toute une vie à traîner la patte comme un boulet.

Et ce soir, il pleuvait, à torrents. Un orage brutal et violent ravageait les pentes de la Forêt-Noire. Le vent se déchaînait parmi les sapins et les chênes qui craquaient et s'illuminaient tout à coup, troupes squelettiques et vibrantes, quand les frappait la foudre. Les éclairs se suivaient à de courtes distances et les roulements du tonnerre, longuement répercutés et amplifiés par l'écho des monts, semblaient n'appartenir qu'à un seul grondement.

Un orage grandiose. Sur le chemin raviné, les sabots de Tchouï et de Stô, les deux petits chevaux tibétains, pataugeaient et glissaient dans des ruisseaux boueux. Cela durait depuis plus d'une heure.

Assis sur le devant de sa longue charrette, emmitoufflé dans un ciré de marin qui brillait dans l'ombre, Wou-Ling tenait les rênes aussi fermement que possible, encourageant ses bêtes de la voix, et luttait de toutes ses forces contre la pluie que fouettait le vent.

À sa gauche, la lanterne, noyée, s'était éteinte. Obligé d'avancer coûte que coûte dans la nuit, vers un abri quelconque, sur un chemin rocailleux et montant qu'il ne connaissait pas, comme tous les chemins qu'il empruntait, le vieux Chinois s'efforçait de garder les yeux ouverts et de repérer sa route incertaine aux lueurs de l'orage.

Malgré l'attention qu'il portait à sa tâche, il ne pouvait oublier, ne fût-ce qu'une seconde, cette douleur insidieuse, là, dans son pied difforme et immobile ; une douleur insaisissable, la même, toujours, en pareil temps.

Un vieux Chinois, perdu dans l'orage et dans la nuit à l'autre bout du monde...

Il sentit une main légère se poser sur son épaule, sans bruit.

« Mets-toi à l'abri ! cria-t-il sans se retourner. Je t'interdis de sortir. Referme la bâche et rentre. »

Il ajouta à voix basse, peut-être pour se donner du courage :

« Ça va passer. C'est l'affaire d'un tout petit quart d'heure. J'en ai vu d'autres. »

La main douce, une main de fillette, quitta son épaule. Nulla – c'était le nom qu'il avait donné à sa compagne – rentra dans la voiture recouverte où l'on entendait à chaque secousse s'entrechoquer des boîtes, des instruments.

Une bien curieuse enfant, taciturne, réservée. Quatorze ans, quinze tout au plus. Wou-Ling ne le savait pas. Il l'avait rencontrée un matin, à l'aube, dans une plaine désertique de la Hongrie qu'il traversait à ce moment-là, avec son attelage. Une silhouette chétive errait à tâtons devant lui, sur la

route. Une petite fille solitaire, abandonnée peut-être, marchait au hasard. S'était-elle enfuie d'une ferme où on la maltraitait, ou de quelque roulotte de bohémiens ? Wou-Ling ne le sut jamais.

Sans réfléchir, poussé par un sentiment presque paternel qui lui parut étrange mais qu'il ne put dominer, Wou-Ling le vagabond, le coureur de grands chemins, le paria, le rebut, recueillit ce jour-là la petite fille et la baptisa Nulla. Elle était aveugle, de naissance, semblait-il.

Les deux infirmes, les deux déshérités firent cause commune dans le malheur. Ne se parlant qu'à de rares occasions – le Chinois, lui-même peu loquace comme tous les solitaires, avait vainement tenté d'interroger sa protégée – ils vécurent côte à côte pendant deux ans et s'accoutumèrent l'un à l'autre. Nulla savait un peu cuisiner, lessiver. Wou-Ling l'habilla, la nourrit et l'instruisit de son mieux. Petit à petit, elle fut à même de lui rendre quelques services dans son travail.

Wou-Ling passait pour un charlatan. Sur les deux côtés de sa carriole, longue de cinq mètres, des banderoles affirmaient que grâce à des médicaments inconnus en Europe et à des traitements pratiqués dans certaines provinces de l'Asie depuis des millénaires, Wou-Ling était capable de vaincre la plupart des maladies humaines. Il se disait docteur, Docteur Wou-Ling, diplômé de l'université de Pékin, et c'était peut-être vrai.

Partout où il passait, dans les hameaux comme dans les villes et les bourgades, il choisissait un endroit propice, le plus souvent au beau milieu de la grande place, quand les autorités le lui permettaient, et déballait ses tréteaux, ses fioles multicolores, tout son attirail pittoresque qui frappait l'imagination.

Séduits par son exotisme, les clients faisaient cercle autour de lui, plus ou moins nombreux. Il leur vendait à bas prix, après de longs discours incompréhensibles, une drogue au goût piquant, sorte de panacée.

« Quelques gouttes chaque jour pendant deux mois. » disait-il.

Deux mois plus tard, il était loin.

Les malades mécontents ne pouvaient s'en prendre qu'à leur naïveté. Et la vie est courte. Le guérisseur trompeur ne passait jamais deux fois aux mêmes endroits. Le monde est vaste.

Toujours par monts et par vaux. Jamais de longue halte. Jamais de repos, de lit douillet, de draps blancs. Toujours la pauvreté indécrottable, toujours les mêmes boniments et une maigre recette, presque une aumône, qui suffisait à peine à les faire vivre, Nulla et lui, misérablement. À l'intérieur de la carriole, deux couchettes étroites avaient été aménagées. Au milieu d'un bric-à-brac invraisemblable et sans cesse remué, on trouvait à grand-peine un réchaud à alcool sur lequel Nulla préparait de son mieux la tambouille de tous les jours, un peu de riz, des pommes de terre, parfois une volaille dérobée ou quelques fruits ramassés sur la route. Quand il pleuvait, comme ce soir, l'eau s'infiltrait de tous les côtés, par les trous de la bâche mal rapetassée. Enfin, tout le fond de la charrette était occupé par un tas de foin sec qui servait à nourrir les deux chevaux, quand le temps ne leur permettait pas de brouter au bord du chemin.

Wou-Ling s'était fait à cette vie aux horizons changeants. La fillette, habilement dressée, l'aidait à disposer ses fioles de drogue à la vue des badauds. Elle l'aidait d'une main sûre. Wou-Ling lui avait fait la leçon : il ne fallait pas que les clients éventuels se rendissent compte qu'elle était aveugle. À quoi bon promettre la guérison des autres, quand on ne se guérit pas soi-même ? Wou-Ling, lui-même, avec son pied-bot, s'attirait parfois les moqueries des gens.

Ballotté derrière les croupes osseuses et velues de ses deux chevaux, Tchouï et Stô, deux animaux sobres et robustes, Wou-Ling venait de Chine, de Mongolie plus exactement. Il avait traversé la Russie, le Turkestan, les Balkans, les pays d'Europe centrale – au milieu même de la Grande Guerre – et maintenant il se trouvait en Allemagne, non loin du Rhin.

Un instinct secret l'avait poussé à partir, et aussi le désir d'oublier, d'une manière ou d'une autre, qu'il était un infirme et un médecin raté. Jamais il ne s'était senti semblable à ses frères de race, ni à personne. Son départ subit l'avait encore séparé davantage des autres Chinois, qui passent pour être casaniers. Mais il n'en pouvait plus. Le mépris de sa famille, les railleries de ses amis, la rareté de ses clients l'avaient poussé à bout. Il avait décidé de parcourir le vaste monde sans jamais revenir sur ses pas. Et pour cela, de médecin, il était devenu charlatan.

Wou-Ling savait que les pays immenses qu'il laissait à chaque pas, à chaque tour de roue, un peu plus loin derrière lui, lui devenaient étrangers pour toujours. Un simple passage.

Jamais il ne les reverrait, ces routes interminables, neigeuses ou ensoleillées, tortueuses ou rectilignes, où il avait semé ses drogues, usé ses essieux, fatigué ses bêtes. Pas de retour. Wou-Ling mourrait au bout de sa route, là-bas, vers l'Espagne peut-être, s'il avait le temps d'y arriver.

Pour l'instant, à travers les chemins creusés d'ornières profondes qui sillonnaient alors les montagnes de la Forêt-Noire, Wou-Ling se dirigeait péniblement, en s'arrêtant à chaque village, vers Baden-Baden, la ville d'eaux. Il espérait, avec l'accord de la municipalité, y séjourner pendant une semaine ou deux sous les tilleuls déjà brunis, dans une allée pleine de riches touristes, et ramasser quelque argent. Ensuite il reprendrait le collier et mettrait le cap vers le Nord, ou vers le Sud, au gré de son humeur, ou du hasard.

C'était l'automne.

..

Malgré les prévisions et les mots qu'il prononçait à voix basse pour se donner du cœur au ventre, Wou-Ling ne voyait pas l'orage se calmer, bien au contraire. Les bras de la charrette gémissaient. Tchouï et Stô – on distinguait deux nuages de buée au-dessus de leurs naseaux fumants – avançaient de plus en plus péniblement. Wou-Ling devait parfois les taquiner du bout de son fouet, et même les immobiliser pendant quelques minutes.

Sous le capuchon de son ciré, une espèce de calotte de laine noire, complètement détrempée par la pluie, descendait jusqu'aux sourcils effilés du Chinois. Sa face large, crispée par l'effort, ressemblait à un fruit, à un vieux fruit jaune gercé de mille rides, de mille crevasses, et ses yeux tombants n'étaient que deux rides à peine plus profondes que celles qui zébraient ses joues. Seule sa bouche, au-dessous d'un nez épaté aux narines apparentes, une bouche à la lèvre supérieure proéminente, donnait à ce visage une apparence humaine. Au menton, Wou-Ling portait les quatre poils d'une barbe grise dont l'extrémité se perdait à l'intérieur de son surôit.

Ce physique inquiétant, indéchiffrable – au cours de toute une vie de mensonges et de hâbleries, Wou-Ling avait appris à dissimuler ses vrais sentiments –, n'était pas le moindre atout de son métier de charlatan. Aux yeux des paysans qui se pressaient autour de son estrade, il faisait figure d'un diable aux mille sortilèges, venu de très loin. Et ne l'était-il pas un peu ?

Un craquement retentit tout près de lui, à quelques mètres à peine, vers la gauche, un craquement qui ne ressemblait pas aux autres. Wou-Ling détourna la tête et tenta vainement de percer du regard les ténèbres. C'était drôle. Il aurait juré que quelqu'un marchait à côté de sa carriole, là, à deux pas, sous les arbres. Mais c'était évidemment impossible, par un temps pareil.

Wou-Ling frissonna, mais de froid peut-être. Il reporta son attention sur les croupes de ses chevaux. « Je me fais des idées, songea-t-il. La nature déserte paraît quelquefois vivre de sa propre existence et cette vie secrète ressemble à la nôtre. Du moins nous le croyons. En l'occurrence, ce n'est que le tonnerre qui ne cesse de bourdonner dans mes oreilles engourdis. »

La charrette avançait en se déhanchant dans les ornières. Les bêtes rompues de fatigue ahaiaient et soufflaient. Wou-Ling les encourageait de la voix et du fouet, craignant à chaque instant que l'un de ses deux chevaux s'abattît dans les brancards. Il espérait que Nulla s'était allongée sur sa paille et qu'elle avait peut-être trouvé le sommeil.

« Quelqu'un nous suit. » dit une voix basse, dans son cou.

C'était elle. Wou-Ling sursauta et se retourna. Il avait souvent remarqué combien la jeune aveugle percevait avec finesse, une finesse extraordinaire, une odeur ou un son.

« Va te recoucher, lui dit-il. J'ai entendu ce bruit comme toi. Ce n'est rien. Ce sont des branches mortes gonflées d'eau qui éclatent. »

*J'ai entendu ce bruit comme toi*, avait-il dit... Mais n'avait-elle pas, elle, entendu autre chose ?

« Quelqu'un nous suit. » répéta Nulla, sans bouger.

Wou-Ling, sans vouloir paraître ému – comme il aimait à le dire, il en avait vu d'autres –, dégagea une de ses mains qui tenaient les rênes, et força la fillette à rentrer sous la bâche. Nulla, dont les yeux immenses et vides fixaient Wou-Ling sans le voir, avait un long visage aux joues creuses, au nez busqué, un visage qu'encadrait une épaisse nappe de cheveux blonds. Elle était d'une surprenante beauté, sans régularité, sans harmonie, d'une beauté sauvage et profonde qui ajoutait encore à son mystère.

Nulla obéit à contrecœur à son vieux compagnon et se remit à l'abri. La pluie tambourinait sans se lasser sur la toile tendue. L'une des deux banderoles s'était détachée et traînait dans la boue du chemin.

« Je la réparerai quand nous pourrons nous arrêter, se dit Wou-Ling. À la première maison nous demanderons asile. Je n'en peux plus, et les chevaux sont fourbus comme moi. »

Repris tout à coup par son inquiétude, il tendit l'oreille. Il savait que Nulla, Nulla la taciturne, n'ouvrait la bouche que lorsque ce qu'elle avait à dire en valait la peine. Elle devait être sûre d'elle, sûre d'une présence proche, dans la forêt humide et tourmentée...

Des craquements sourds, qui ressemblaient assez à des piétinements, continuaient à se faire entendre le long du chemin, sous les arbres ployés par le vent et l'eau.

« Il n'est pas possible qu'il y ait là un homme, songea Wou-Ling. Ses pas ne résonneraient pas de la sorte. C'est peut-être un animal désespéré, ou l'orage, tout simplement. Et pourtant... »

Et pourtant, un pressentiment de mauvais augure s'empara tout à coup de l'esprit du Chinois. Il avait maintenant l'impression très nette d'être suivi, sournoisement suivi. Cela n'était sans doute – Wou-Ling l'espérait du moins – qu'un effet de son imagination torturée par l'orage et par l'épuisement. Néanmoins, profitant d'un éclair qui incendia subitement la montagne noyée, il se retourna tout d'une pièce et se pencha, aux aguets.

Mais il ne vit rien.

Rien que les chênes battus et dépouillés par le vent, rien que des rideaux de pluie translucide et quelques troncs d'arbres noirs et immobiles, accrochés à la terre, immuables ; un paysage de rêve, de cauchemar ! qui, au regard du Chinois, paraissait presque rassurant, par sa solitude. Pas une âme qui vive...

« Qu'est-ce qui me prend ? songea Wou-Ling. Des hallucinations ? Il ne manquerait plus que cela. »

Et Nulla ? Pourquoi avait-elle déclaré et à deux reprises : *quelqu'un nous suit* ? Pourquoi avait-elle refusé d'obéir, pour la première fois depuis le début de leur vie commune, à l'ordre du Chinois qui lui demandait de se remettre à l'abri ? Que signifiaient cette insistance et cette insoumission ?

Avaient-ils pu se tromper tous les deux, être victimes des mêmes illusions ? Wou-Ling avait souvent apprécié l'intelligence et l'espèce de sagesse, faite de résignation et de silence, qu'il rencontrait chez Nulla, malgré son jeune âge. Elle était forte, têtue, courageuse. Elle ne se plaignait jamais des vicissitudes de son sort. Si elle l'avait dérangé, dans cette nuit déchaînée, si elle avait tenté de lui désobéir, ce n'était pas par simple caprice.

Il en était sûr. Jamais Nulla ne lui avait demandé aide et protection pour des enfantillages.

En certaines matières, Wou-Ling avait pris l'habitude de faire confiance à sa jeune compagne, qui semblait deviner des choses à distance, un village par exemple, ou un cours d'eau. Elle prévoyait avec une sûreté merveilleuse le temps pour le lendemain, sans jamais faillir. Elle connaissait aussi, dès les premiers contacts, dès la première apparition du docteur Wou-Ling, les réactions profondes de la foule et savait quel serait le montant de la recette. Elle en avertissait discrètement le Chinois.

Et là, en ce moment, sous les rafales de pluie mêlée de feuilles mortes emportées par le vent qui lui cinglaient le visage, celui-ci sentait encore peser sur ses épaules une menace d'autant plus dangereuse qu'elle restait dans le vague.

Les craquements, toujours semblables, irréguliers, reprirent. Une force pesante et inconnue martelait le sol, écrasait les brindilles.

« Des branches qui tombent, dit à mi-voix Wou-Ling. Ce ne sont que des branches qui tombent et qui se brisent en tombant. »

Une démangeaison désagréable courait à présent dans son membre déformé. Il connaissait bien cette sensation : elle était le signe que le sang, pour une raison ou pour une autre, courait soudain plus vite dans ses artères, et que les battements de son cœur s'accéléraient.

Saleté de pied bot... Wou-Ling eut brusquement envie de délayer sa chaussure et de frapper son pied nu, de toutes ses forces, contre les montants du siège en fer, jusqu'au sang.

Il se contenta de serrer les dents.

Tchouï, le cheval de droite, s'arrêta, aussitôt imité par Stô. Leurs pattes trapues tremblaient comme des tiges de roseaux. Les nerfs à fleur de peau, le vieux cocher enveloppé dans son ciré de marin (comment diable avait-il trouvé ce vêtement, lui qui n'avait jamais vu la mer ?) laissa les deux animaux se reposer pendant une dizaine de minutes, épiant les moindres bruits aux alentours.

Bizarre...

Wou-Ling n'entendait plus rien, maintenant. Si, au creux de ses omoplates, sous le suroît ruisselant d'eau froide, subsistait cette espèce de chaleur, de tressaillement, qui lui faisait croire à une présence

périlleuse non loin de lui, Wou-Ling n'entendait plus les craquements. Cela ne le rassurait guère. Les branches tombant des arbres ne se seraient pas brusquement arrêtées dans leur chute...

Il secoua vigoureusement les rênes et ordonna le départ. Tchouï et Stô, après quelques coups de collier très faibles, refusèrent catégoriquement d'avancer.

« Ils n'iront pas plus loin, pensa le Chinois. Je vais être obligé de mettre pied à terre et de marcher à côté d'eux. »

Il attacha les guides à la poignée du frein et se releva. Un éclair fendit alors le ciel et s'abattit au creux d'une vallée, à cent mètres de là. Wou-Ling tendit la tête vers la forêt.

Mais c'était toujours la même chose : les arbres vivants et les arbres morts, ceux-là courbés et fracassés, ceux-ci insensibles, cadavres que rien ne pouvait abattre ni ébranler.

Wou-Ling s'essuya le visage du revers de la main et se frotta les yeux, un peu hébété. Il lui fallait donc, à présent, trébucher dans la boue, sur les pierres, avec sa patte folle, sa vieillesse et sa lassitude.

Un vrai supplice.

Saleté de pied difforme...

Au moment où le Chinois s'apprêtait à sauter à terre, il sentit que la bâche s'entrouvrait derrière lui et se retourna.

Le visage tout blanc de Nulla apparaissait dans l'entrebâillement de la toile. Ses yeux inexpressifs étaient fixés droit devant elle.

« Qu'y a-t-il encore ? » demanda Wou-Ling.

Puis, croyant que la fillette, peut-être endormie, avait été surprise par l'arrêt prolongé de la charrette et s'interrogeait sur les motifs de cette halte, le Chinois ajouta :

« Les chevaux sont fatigués, très fatigués. Je vais descendre et marcher à côté d'eux, en les tenant par la bride. Ça les soulagera. Ils seront bien obligés d'avancer. Nous ne pouvons pas passer la nuit ici, sous ce déluge. Le chemin doit cesser de grimper, bientôt sans doute. Ce sera plus facile. Laisse-moi faire. »

Nulla ne bougea pas.

« Referme cette bâche et mets-toi au lit, reprit Wou-Ling. Je ne veux plus te voir à cette place. Je me débrouillerai tout seul. Crois-moi, j'en ai vu d'autres. »

Nulla ne bougea toujours pas.

« Je t'ordonne de rentrer ! » cria l'homme.

En vain.

Wou-Ling marqua une hésitation. Pourquoi la fillette ne paraissait-elle pas entendre ses ordres ? Que lui arrivait-il ? Était-ce encore la même crainte que naguère qui la tourmentait ? Avait-elle entendu, ou senti, ou deviné, autre chose ? Des pas ? Un souffle ? Quelques mots peut-être ?

« Ce n'est pas le moment de nous interroger là-dessus. » se dit Wou-Ling.

Et il reprit à haute voix :

« Il n'y a personne derrière nous. À deux ou trois reprises les éclairs m'ont permis de voir clairement dans le bois. Il n'y a personne. Tu peux te recoucher tranquillement. Tu m'as compris ?

— Père... » murmura Nulla.

Elle l'appelait toujours ainsi.

« Que veux-tu ? »

La jeune aveugle tendit la main en avant. Puis elle dit, d'une voix très sûre, sans hésiter :

« Il y a une maison là-haut. Je la vois. Dépêche-toi, père, car nous sommes en danger. »